

# La mission japonaise de François Xavier

par Jean LACOUTURE,\* Paris

Lorsqu'il se vit mourir, à Paris, dans les derniers jours de janvier 1755, Montesquieu demanda que l'on fit appel à son ami jésuite, le Révérend Père Castel. Lequel accourut, flanqué de l'un de ses confrères de la Société, le R. P. Routh se jugeant lui-même trop intime avec le président pour recueillir sa confession. Les propos tenus par le mourant, en présence de plusieurs témoins, furent si conformes à ce qu'on est convenu d'appeler une mort chrétienne, que la duchesse d'Aiguillon, amie intime de l'auteur de *L'Esprit des lois* et fort imbue de l'esprit «philosophique», manda sur le champ à un ami : «Les jésuites se sont retirés tout heureux. Le P. Castel se prend pour François Xavier qui prétendait avoir converti 12 000 païens sur une île déserte...»

Que l'«île déserte» en question fût le Japon importe peu. Ce qui frappe, c'est à quel point l'épopée missionnaire en Extrême-Orient du plus fraternel des compagnons de Loyola restait la référence suprême de toute entreprise de ce type, au sein même de la société des «Lumières» et à l'époque où la grande aventure des *reductions* du Paraguay - fort louée par Montesquieu - aurait pu rejeter dans la pénombre celle à laquelle François Xavier avait, deux siècles plus tôt, attaché son nom.

La mission «japonaise» du jésuite navarrais marque une étape décisive dans l'histoire de la diffusion du christianisme («Allez, enseignez les nations»), mieux par la révolution qu'elle a provoquée dans le *modus operandi*, et dans la conception même

de l'action missionnaire, que dans ce qu'un observateur laïc pourrait appeler son bilan stratégique ou numérique. Mais celui-ci, considéré quatre siècles et demi plus tard, n'en reste pas moins considérable, consolidé qu'il fut au siècle suivant par des hommes éminents comme Alessandro Valignano. Si bien que la fabuleuse mission du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle ne peut être considérée sous le seul angle de l'«invention» spirituelle, celle d'un nouvel «art de missionner», mais aussi du point de vue de ce qu'Ignace de Loyola résumait en une expression très matérielle et poétique à la fois, de «faire du fruit».

## La croix, l'épée et l'or

Quand François Xavier débarque d'une médiocre jonque chinoise le 15 août 1549 dans le petit port de Kagoshima, au sud de l'île de Kyûshû, à l'extrême sud du Japon, flanqué de huit compagnons (dont trois japonais - l'un d'eux est converti), il entame une mission évidemment impossible : ouvrir au christianisme, lui, totalement désarmé, démuné de toute monnaie d'échange et ignorant la langue du pays, un immense em-

\* Historien, biographe notamment de Blum, De Gaulle, Malraux, Mauriac, Mendès France, Hô Chi Minh, Jacques Rivière et même Mitterrand, Jean Lacouture est aussi l'auteur de *Jésuites : une multibiographie*, T.1 *Les conquérants*, T.2 *Les revenants*, Seuil, Paris 1991 et 1992, 512 et 572 p.

pire militaire, fier de sa religion impériale, éclairé par le bouddhisme et fort prévenu contre toute intrusion du monde extérieur. Il dispose apparemment d'autant de chances de christianiser l'Empire du Soleil levant qu'aurait eu un bonze de Kyûshû prenant pied à Gibraltar de convertir au bouddhisme l'Espagne de Charles Quint...

Il est vrai qu'il n'en est pas à son coup d'essai en matière de mission. Depuis neuf ans, dépêché en Asie par son chef de file, avec la bénédiction du pape qui l'a fait «nonce apostolique» et l'aide du roi Joao du Portugal, il a «labouré» les Indes et opéré d'innombrables conversions, notamment dans les populations de la côte sud-ouest du sous-continent. Mais cette expérience, prodigieusement fructueuse en apparence, lui est apparue soudain perverse.

### «Conversion de la conversion»

Que signifie de «convertir» à l'ombre des épées, sous la protection très voyante du drapeau lusitanien ? N'est-ce pas s'associer, fut-ce *ad majorem Dei gloriam*, à une entreprise coloniale, où commerce et violence l'emportent sur l'amour ? Dans une lettre bouleversante écrite au roi Joao III, le 19 avril 1549, il formule une menace terrible à l'adresse de celui dont il dépend.

«...L'expérience m'a enseigné que Votre Altesse n'exerce pas uniquement sa puissance dans l'Inde pour y accroître la foi du Christ : elle exerce aussi sa puissance pour saisir et pour posséder les richesses temporelles de l'Inde. (...) Que Votre Majesté fasse le compte exact et bien complet de tous les fruits et de tous les biens temporels qu'elle recueille aux Indes par le bienfait de Dieu. (...) Que Notre Seigneur fasse sentir à Votre Altesse, à l'intérieur de son âme, sa très sainte volonté et qu'il lui donne sa grâce pour l'accomplir, de la façon dont Votre Altesse se réjouira de l'avoir faite, à l'heure de sa mort, quand V. A. sera en train

de rendre compte à Dieu de toute sa vie passée ; et cette heure viendra plus tôt que le pense Votre Altesse. Ses royaumes et ses possessions ont une fin. (...) Ce sera une chose inouïe et encore jamais arrivée à Votre Altesse de s'en voir dépossédée...»

La brutalité de la sommation au puissant souverain temporel est à la mesure du jugement qu'il porte, enfin, sur ce que recouvre sa prodigieuse mission, qui confond le mot de conversion avec ceux de fénaison ou de vendanges.

Des Indiens, des innombrables peuples indiens, de Goa à Cochîn, de Travancore à Ceylan, il n'a remarqué que leur dénuelement matériel, leur ignorance, leur désarroi fondamental. Ni leur spiritualité, ni leur affectivité, ni ce qu'ils peuvent manquer de refléter d'antiques cultures hantées par la métaphysique n'ont semblé le toucher. Ces foules ont ému sa charité, mais n'ont pas parlé à son intelligence. Il ne voit en elles qu'idolâtrie, privation de Dieu, exploitation cynique par une chrétienté hypocrite.

Pendant plus de sept années, il n'a visé qu'à «vaincre la gentilité» et surtout cette «engeance qu'on appelle brahmanes». Face à cette «plus perverse gent du monde», il n'a pensé qu'à user de la contrainte, de la division entre «convertis» et «idolâtres». Dans telle lettre écrite de Cochîn en janvier 1544, on croirait lire les prescriptions d'un stratège de la «guerre psychologique».

Il opère, des années durant, dans un système de rapports que l'on pourrait résumer par ce trait digne de Chateaubriand par un témoin du temps décrivant une bastonnade : «On comptait les coups avec les grains du chapelet»... Il faudra longtemps pour qu'il mesure l'horrible ambiguïté de la situation - mixte de leçon évangélique et de colonialisme à la trique.

Quand a-t-il décidé de rompre avec ces pratiques, et de renouveler radicalement son approche de l'action missionnaire, de passer de la «conquête» à «l'échange», de

la victoire sur les «gentils» à la convergence créatrice ? C'est, semble-t-il, d'un voyage fait en 1548 à Malacca que date sa prise de conscience. De là, il écrit à ses frères de Rome qu'il a entendu parler d'îles «récemment découvertes» par les Portugais, les *Islas Platerias* (ou argentées), dites aussi *du Jappam*, où, à la différence des «gentils de l'Inde», les hommes sont «désireux d'apprendre». Ce que lui ont appris à Malacca deux hommes, un Japonais converti au christianisme (par ailleurs recherché pour meurtre), Anjirô, et un capitaine portugais, Alvarez. Aussi écrit-il au roi Joao qu'il a décidé de changer de mission, de quitter les Indes «presque en m'enfuyant», et de gagner le Japon. Initiative inouïe, si l'on pense à sa triple obéissance qui le lie au pape, au roi portugais et à son maître Ignace, à son vœu d'obéissance. Ainsi fait le génie...

Cap sur le Japon, donc, cap sur l'Autre, sur le Prochain. C'est d'une maigre jonque chinoise, pilotée par un pirate nommé Avan, que François, flanqué de sept compagnons, dont deux religieux espagnols et cet Anjirô qui est en quelque sorte l'inventeur de l'aventure, débarque le 15 août 1549 dans le petit port japonais de Kagoshima, avec l'objectif de convertir au christianisme cet empire où les gens sont «désireux d'apprendre».

Mais qui «apprend» plus et mieux, de ce peuple qui fait assez bon accueil à l'étrange mission venue de l'autre extrémité du monde, ou de cet homme à la charité audacieuse qui va découvrir avec lui ce qu'avait inventé quinze siècles plus tôt l'apôtre Paul - que la «conversion» ne va pas sans réciprocité et que «se donner tout à tous» implique qu'il se mette à l'écoute de tous ?

Quel que soit le «fruit» engrangé sur ce thème par le «nonce» François en un peu moins de trois années de mission japonaise, et n'eût-il obtenu que la conversion du pauvre Bernardo, cette espèce de Quasimodo du catholicisme missionnaire qui devait faire quelques années plus tard l'édifica-

tion de l'Europe, ce qui fut avant tout le prix de l'entreprise entamée le 15 août 1549 par François Xavier, c'est la «conversion de la conversion». Non l'abolition, en l'Autre, du mal, mais la saisie et la transformation, en l'Autre, de ce qu'il porte, de ce qu'il apporte. Il ne s'agit plus de triomphe sur ou contre la «gentilité» méprisable, mais de la révélation, en l'Autre, de sa promesse, de la grandeur qu'il porte en lui et qu'il ignore.

### Echanges de culture

Le *modus operandi* de la conversion, selon le fondateur de la Société, passait volontiers par le détenteur du pouvoir. Allant droit au but, et par souci d'efficacité, en un siècle où prévalait le principe *cujus regio, ejus religio*, la religion de tous est celle du roi, Ignace tendait à centrer son action sur la croyance du souverain. Mais il se trouve que le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle, avant la restauration de la puissance des tennōs par le shogun Ieyasu, est un empire dispersé, sans tête, où l'empereur n'est plus qu'une épave isolée à Miyako, la future Kyoto. L'entreprise du nonce est donc privée du point d'appui traditionnel de la stratégie jésuite. Il lui faut procéder par étapes, approcher un par un les daimyos, les seigneurs locaux qui contrôlent les provinces.

Daimyos ou tennōs, l'admirable en l'affaire est que les plus hauts cadres de ce pays apparemment clos à toute influence extérieure, et le peuple lui-même, et même le «clergé bouddhiste» font assez bon accueil à ces étrangers religieux venus d'un autre monde. Imaginons comment auraient été reçus les passagers d'une barque abordant à Antibes vers 1550 et prêchant les vertus du shintoïsme aux Provençaux du temps de François 1<sup>er</sup>...

Tous les daimyos ne sont pas aussi accueillants que celui de la province méridionale, le *Satzuma*, qui les accueille d'abord avec bienveillance, ou tout au



*François Xavier au Japon, échangeant avec un daimyo. Peinture de Manuel Henriques (1640).*

moins curiosité. Voilà bien ce peuple «intelligent» et «avide de s'instruire» que décrit Anjirô, poussant François Xavier à partir à sa découverte. Certes, d'autres daimyos ne manifesteront pas la même bienveillance. Et si les moines bouddhistes acceptent de dialoguer avec eux dans leurs grands monastères, François écrit à ses compagnons de Rome : «Etant donné que nous avons des opinions très opposées sur la façon de sentir Dieu et la manière d'être sauvés, il ne sera pas étonnant que nous soyons persécutés par eux, et plus qu'en paroles...» Admirable alliance de respect de l'autre, de sa façon de «sentir Dieu» - et de prescience tragique...

Ce n'est pas à Miyako, la capitale plus ou moins fantôme de l'empire, que va se jouer la partie décisive entre les missionnaires et leurs hôtes japonais, pris entre

leur «désir de savoir», leurs arrière-pensées commerciales - ils ont naturellement observé que le mouvement des convertisseurs ne va pas sans un «vol de gerfauts» de marchands dont peuvent bénéficier l'économie et les pouvoirs locaux - leurs convictions religieuses, bouddhistes ou shintoïstes et l'orgueil national, rétif à cette pénétration qui décidément va très loin.

C'est à Yamaguchi que se déroule le débat majeur, entre le très grand daimyo Yoshitaka, le plus puissant de ces féodaux - les missionnaires l'appellent «le duc» -, les bonzes du couvent local et François flanqué de ses traducteurs, Bernardo le converti et son collègue Juan Fernandez. Les entretiens qui se déroulèrent là, en janvier 1552, dans cette cité japonaise, sont à coup sûr un des plus beaux échanges de cultures et de croyances que le monde,

récemment ouvert comme une gigantesque pastèque par les voyages de Colomb et de Magellan, ait connu. Tout est passé au crible, de la création à la rédemption, au péché originel, à la communion des saints. Deux âmes collectives sont mises à nu.

Trop admirable pour ne pas être tragique. Arrivé à ce point culminant, le face-à-face conduit, dans ce premier temps, au rejet prévu quelques mois plus tôt par François, parlant déjà, on l'a vu, de «persécutions».

Si le magnifique dialogue de Yamaguchi tourne court - mais non sans que Xavier et ses compagnons puissent déjà parler de milliers de conversions -, c'est d'abord parce que les grands notables du bouddhisme, si intelligents fussent-ils, ont senti le danger et mué leur compréhension interrogative en méfiance, puis en rejet. C'est aussi parce que la colonisation portugaise a flairé la «bonne affaire», le commerce suivant la croix, et organisé une expédition qui, commandée par l'amiral Duarte de Gama, fils du grand Vasco, débarque à Funai. Il s'agit certes d'une opération pacifique. Mais elle compromet en profondeur la mission entamée deux ans plus tôt à Kagoshima.

Si nombre de daimyos et de notables de l'Empire se félicitent de cette impulsion donnée à la modernisation de leur pays, d'autres s'y refusent. Que le débarquement de Funai y ait contribué ou non, le renversement et l'assassinat du grand daimyo de Yamaguchi, symbole de la politique d'ouverture spirituelle et d'échange intellectuel, marque l'échec de la grande aventure. Bien qu'aucune persécution globale n'ait été encore déclenchée, le «nonce» François Xavier, vingt-sept mois après son débarquement à Kagoshima, quitte le sol japonais, avec l'espoir d'ailleurs d'y revenir après un séjour à Cochinchine et à Goa et une découverte de la Chine.

Peut-on évaluer, en chiffres de conversions, le «fruit» de cette extraordinaire percée spirituelle qui peut être considérée comme l'invention de l'«acculturation», en attendant

l'«inculturation» du siècle à venir ? Disons qu'on peut évaluer à deux ou trois milliers l'effectif des chrétiens japonais après le passage du «nonce aux pieds nus». Immense ? Dérisoire ? Affaire de point de vue.

### Une grande invention

On ne saurait résumer le rôle assumé au Japon par François Xavier, avec l'aide initiale d'Anjirô, ensuite des pères Torrès et Fernandez et du saint infirme Bernardo, du mot de «précurseur». Celui de fondateur conviendrait mieux. Non du fait du nombre de conversions opérées - qui n'a aucun rapport avec celui, si trouble, des «nouveaux chrétiens» de Travancore ou de Goa -, mais par la découverte immense d'un nouveau type de rapports entre les porteurs de l'Évangile et ceux qui sont censés lui faire bon accueil.

S'agissant du nombre des convertis, il faudra attendre le grand successeur de François Xavier, le jésuite italien Alessandro Valignano, trente ans plus tard, pour utiliser vraiment le fameux «faire du fruit» du fondateur de la Société. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, après le martyre collectif de vingt-six convertis à Nagasaki en 1597, l'ordination du premier japonais, Kimura, en 1601 et l'édit de proscription du christianisme en 1612, le Japon comptera plus de 300 000 chrétiens. Mais bientôt la tête de chaque jésuite sera mise à prix pour 500 pièces d'argent : ce qui est aussi une façon d'«évaluer» l'œuvre des pionniers.

Mais non : ce qui fut accompli, en 1549 et 1552, par le «nonce aux pieds nus» et ses intrépides compagnons ne saurait être décompté, réduit à des chiffres. C'est une nouvelle façon, pour le chrétien d'Europe, de considérer et de traiter l'homme d'Asie qui fut alors inventée, et cette découverte-là n'a pas de prix.

J. L.



# Regards sur le Japon du XVI<sup>e</sup> siècle

## Alexandre Valignano

*Le 5 novembre 1549, saint François Xavier (1506-1552) écrivait de Kago-shima une lettre qui est un des premiers témoignages de l'époque moderne sur le Japon.<sup>1</sup> Parmi ses héritiers spirituels, il faut citer le Père Alexandre Valignano (1538-1606), d'origine italienne, nommé visiteur des Indes orientales en 1572. Il quittait Rome en septembre 1573 pour Lisbonne, d'où il mit le cap sur Goa le 21 mars 1574. C'est le 25 juillet 1579 qu'il atteignit le terme extrême de sa «grande mission», le Japon, où le menèrent trois voyages, jusqu'à*

*sa mort en 1606. Le «Sumario», daté de «Cochin, le 28 octobre 1583», est un long rapport écrit en espagnol sur «les choses qui touchent de près à la province du Japon et à son gouvernement», adressé au Père Général Claude Aquaviva. Pendant plus de trente années, le P. Valignano a observé les terres nouvelles qu'il abordait avec une acuité et une justesse psychologique dont l'intelligence stupéfie. Ses réflexions demeurent toujours valables. Une nouvelle traduction rend aujourd'hui son texte accessible aux francophones.<sup>2</sup> Florilège.*

## Sur le peuple japonais

«La population est tout entière blanche et très civilisée (...), très douée et de grande intelligence, et les enfants y sont très capables d'apprendre toutes nos sciences et nos disciplines intellectuelles. Ils récitent et apprennent à lire et à écrire notre langue beaucoup plus facilement et en moins de temps que nos enfants d'Europe, et même dans les classes les plus basses de la société, il n'y a personne qui soit grossier et inculte comme dans nos pays ; en général, les Japonais sont tous intelligents, bien élevés et industriels» (p. 58).

«Il me semble que c'est la nation la plus sensible au point d'honneur qui soit au monde, car on n'y supporte pas, non seulement une seule parole injurieuse, mais même une parole dite en colère. Ainsi, même avec les plus humbles employés et les travailleurs, on ne parle ni ne peut parler sans politesse» (p. 59).

«Le peuple japonais, dans son ensemble, est très endurant et supporte facilement la faim, le froid et d'autres intempéries ; dès leur enfance, et même dans la plus grande aristocratie, les Japonais sont ainsi éduqués et habitués à l'endurance» (p. 65).

«Ils maîtrisent si bien leurs passions que, quoi qu'ils ressentent intérieurement, ils ne le montrent pas à l'extérieur, et ils réfrènt si bien leur irritation et leur colère qu'il est rare qu'ils montrent leur contrariété» (p. 66).

«Pour ne pas passionner leurs discussions d'affaires, ils ont l'habitude, universelle au Japon, de ne pas traiter une affaire importante et difficile, directement et en tête-à-tête, mais ils le font par messages et tierces personnes» (p. 67).

«Le quatrième défaut est leur cruauté : ils tuent sans difficulté. Pour des raisons sans gravité, ils tuent leurs sujets...» (p. 73). *Ici, le paragraphe tout entier de Valignano mériterait d'être cité, quand on pense à l'attitude japonaise au cours des années de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle d'expansion impérialiste et d'occupation de plusieurs pays.*

«Les pièces qui ont pour eux de la valeur sont l'œuvre de maîtres d'autrefois, et ils ont des yeux qui aussitôt les reconnaissent entre mille...» (p. 79).

«Les Japonais sont si attachés à leurs coutumes et cérémonies que, le monde s'écroulerait, ils n'y changeraient pas un point» (p. 81).

### Sur les différences culturelles

*Alexandre Valignano se demande comment garder l'union entre Européens missionnaires et Japonais.*

«Les difficultés sont nombreuses (...) il faut donc aux supérieurs [les pères] une grande sollicitude, vigilance, habileté et prudence pour diriger les uns et les autres [Européens et Japonais] en maintenant l'union» (p. 165).

«La première [raison] est la très grande différence entre les uns et les autres. (...) On ne s'entend pas sur les décisions à prendre, les Japonais se guidant sur leurs (...) coutumes, que les autres ne peuvent bien comprendre, tant elles diffèrent des nôtres. La seconde raison est une grande différence dans la manière de faire. Les Japonais ne s'expriment pas avec netteté (...), ils sont peu portés à se plaindre, à murmurer et à dire du mal des autres, ils sont très réservés et portés aux formalités et aux marques extérieures de politesse ; très patients, ils savent attendre que le temps arrange les choses. La troisième raison est la grande différence entre les coutumes, l'éducation et la manière de traiter avec autrui ; (...) cela nous coûte beaucoup de peine pour les apprendre. (...) Quant à eux, en aucun cas ils ne peuvent ni ne veulent s'adapter à nous. La quatrième raison est dans la grande difficulté qu'il y a à apprendre la langue japonaise, si élégante et si riche (...), langue dont le vocabulaire est différent selon que l'on s'adresse à des nobles ou à des gens du peuple, et suivant que parlent respectivement enfants, femmes ou hommes» (p. 170).

«Nous avons pour l'Amour de Dieu quitté notre pays et enduré bien des peines pour aller aider les Japonais ; ne perdons pas le fruit de ces travaux en manquant de nous adapter à eux» (p. 169).

«Le danger d'être en faute vient de notre côté plutôt que du leur ; car ce n'est pas à eux de rien abandonner de ce qui est à eux, mais à nous de nous adapter tout entier à eux, car c'est nécessaire au Japon» (p. 179).

<sup>1</sup> **Xavier, saint François**, *Correspondance 1535-1552*. Lettres et documents, traduction intégrale, présentation, notes et index de Hughes Didier, Desclée de Brouwer, Paris 1987.

<sup>2</sup> **Alexandre Valignano**, *Les Jésuites au Japon, Relation missionnaire (1583)*, traduction, présentation et notes de J. Bésineau s.j., Desclée de Brouwer, Paris 1990 (col. *Christus* n° 72, textes).

## Luís Fróis

Né à Lisbonne, arrivé au Japon le 6 juillet 1563, le Père Luís Fróis devait rester dans cette partie du monde jusqu'à sa mort, en 1597. Doué d'un exceptionnel don d'empathie, il connut sans doute mieux que tout autre missionnaire un pays dont la culture ne ressemblait à aucune

autre. Son «*Traité*» a été redécouvert en 1946 à la Bibliothèque royale de l'Académie d'histoire de Madrid, par le jésuite Josef Franz Schütte, qui l'a transcrit du portugais. Le texte, daté du 14 juin 1585, a été probablement déposé là vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>1</sup> Florilège.

### Sur les mœurs

«Nous tenons la promenade pour agréable, saine et récréative ; les Japonais n'en font jamais, et s'étonnent fort devant nous de ce qu'ils croient être un travail ou une pénitence» (ch. I, n° 27, *Des hommes*).

«Pour nous laver les mains et le visage, nous retroussons simplement nos manches jusqu'aux poignets ; pour le même effet, les Japonais se dénudent jusqu'à la ceinture» (n° 38).

«[Les femmes] d'Europe ont très vite des cheveux blancs ; les Japonaises peuvent atteindre soixante ans sans le moindre cheveu blanc, car elles les graissent avec de l'huile» (ch. II, n° 13, *Des femmes*).

«Les femmes en Europe ont des manches jusqu'aux poignets ; les Japonaises jusqu'à mi-bras et il n'y a chez elles nulle déshonnêteté à se découvrir bras et poitrine» (n° 19).

«Les femmes en Europe ne quittent pas la maison sans la licence de leur mari ; les Japonaises ont la liberté d'aller là où elles veulent, sans que leur mari n'en sache rien» (n° 35).

«Chez nous, il est rare que les femmes sachent écrire ; une femme honorable au Japon serait tenue en basse estime si elle ne savait pas le faire» (n° 45).

«Les enfants en Europe restent très longtemps dans leurs langes avec les mains prises à l'intérieur ; ceux du Japon sont dès la naissance revêtus d'un kimono et gardent toujours les mains libres» (ch. III, n° 2, *Des enfants*).

«Les enfants en Europe deviennent pubères et ne savent même pas rédiger un billet ; ceux du Japon, à dix ans, semblent en avoir cinquante par l'intelligence et le jugement qu'ils manifestent» (n° 11).

«Nos lettres ne peuvent exprimer de concepts que par un long développement ; celles du Japon sont très brèves et concises» (ch. X, n° 14, *De l'écriture des Japonais*).

«Chez nous, il est étonnant de tuer un homme, et pas du tout de tuer des vaches, des poules ou des chiens ; les Japonais s'étonnent de nous voir tuer des animaux, mais chez eux tuer des hommes est chose courante (ch. XIV, n° 6, *De certaines choses extraordinaires*).

<sup>1</sup> *Traité de Luís Fróis s.j. (1585) sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, présenté par José Manuel Garcia, Chandeigne, Paris 1993 (Librairie portugaise, col. Magellane, 4).